VII

Pedro Lamnès s'était éloigné de Salvignac et avait repris le chemin des Pyrénées avec cette conscience tranquille de l'homme qui a fait son devoir, mais en proie aux plus terribles appréhensions.

Le bon serviteur était mortellement inquiet.

Que s'était-il passé en son absence à Valpenas ? Le marquis et ses compagnons, il en était convaincu, n'avaient pu repousser les soldats de la reine. Ceux-ci vainqueurs, don Antonio Villina avait pu facilement s'emparer du château.

Pedro connaissait assez son maître pour être certain que le marquis avait résisté aux libéraux jusqu'à épuisement complet de ses forces. Mais le retrouverait-il ? Le marquis de Mimosa ne s'était-il pas fait tuer, préférant la mort à la détention, à la déportation ?

Autant de pensées lugubres qui hantaient le cerveau de Pedro.

Le marquis avait prévu le cas où il perdrait la vie et aussi celui où il serait fait prisonnier. Dans l'un ou l'autre cas, Pedro ne pourrait rendre compte à son maître de sa mission.

Mais dans les instructions qu'il avait reçues, Pedro devait, s'il lui était impossible de dire à son maître ce qu'il avait fait, Pedro, disons-nous, devait aller trouver le comte de Corello et lui apprendre où l'héritière de la maison de Mimosa était cachée.

Le comte de Corello était un ami intime du marquis, et, bien qu'ils servissent sous des drapeaux opposés, l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre était restée la même.

Du reste, Pedro avait dans son portefeuille une lettre du marquis adressée au comte. Par cette lettre, le marquis de Mimosa confiait la tutelle de sa fille au comte de Corello.

Donc, Pedro se dirigeait vers les Pyrénées, ayant hâte de rentrer en Espagne. Cependant, il ne s'avancait pas sans de grandes précautions, car il était persuadé que don Antonio avait lancé des émissaires à sa poursuite.

Il ne se trompait pas. En effet, dès le lendemain de son entrée au château de Valpenas, don Antonio avait fait battre la campagne par ses soldats, afin d'arrêter les carlistes fuyards, et surtout pour obtenir des renseignements au sujet de la fille du marquis, qu'il soupçonnait Pedro Lamnès d'avoir emportée.

Il n'eût bientôt plus de doutes sur ce point, car un chevrier de la montagne déclara avoir vu Pedro, portant un jeune enfant, franchir les escarpements de la montagne et prendre la direction des Pyrénées.

Immédiatement, don Antonio fit partir deux de ses espions, hommes de sacs et de corde, avec ordre de se mettre sur les traces de Pedro Lamnès et de découvrir, n'importe à quel prix, l'endroit où il aurait conduit l'enfant.

Cependant, Pedro était arrivé sans encombre à l'entrée d'un des passages que la nature a creusés dans la grande muraille pyrénéenne. Mais là, il apprit que l'entrée du côté de l'Espagne était gardée par un détachement de libéraux.

Il y avait tout lieu de supposer que les autres passages étaient également gardés.

Il n'y avait qu'une chose à faire : escalader la montagne.

Pedro s'engagea résolument dans un de ces étroits sentiers tracés par les contrebandiers et connus d'eux seuls.

Nous le savons, il avait comme tous les Basques le pied montagnard ; un voyage à travers les rochers et les précipices ne l'effrayait point.

Il grimpa les premières rampes d'un pas assez alerte, mais il fut bientôt obligé de ralentir sa marche. Le versant français est beaucoup plus abrupte que le versant espagnol qui, par une série de plateaux, descend progressivement jusqu'à l'Ebre.

A mesure qu'il franchissait un escarpement, il en voyait un autre se dresser brusquement devant lui. A chaque instant, c'était une roche à pic ou une large crevasse qui l'arrêtait et qu'il était obligé de contourner. Tantôt il s'enfonçait dans un ravin sauvage, tantôt il se trouvait sur quelque sommet dénudé d'où ses regards pouvaient embrasser un vaste horizon, mais où, aussi, il pouvait être aperçu de très loin.

Il arriva ainsi au bord d'un de ces petits lacs comme il s'en trouve dans toutes les chaînes de montagnes, réservoirs des pluies et des neiges, qui étaient autrefois, sans doute, cratères de volcans aujourd'hui éteints.

Exténué de fatigue, il s'assit au bord du lac et se rafraîchit les mains et le visage ; ensuite il baigna dans cette eau fraîche, limpide, ses pieds endoloris, tout en mangeant un morceau de pain et du fromage non moins dur que le pain.

Il avait remis ses chaussures et se disposait à se lever, lorsque, dans le miroir qu'il avait sous les yeux, il crut voir apparaître deux têtes à la crête d'un rocher.

Il se dressa brusquement, ses yeux explorèrent l'horizon, mais il ne vit plus rien.

Il était sûr de ne pas s'être trompé, et il se sentit troublé, inquiet, tout en se disant que ce ne pouvait être que deux contrebandiers. C'est que l'idée qu'il était poursuivi, qu'on l'espionnait, avait de nouveau traversé son esprit.

Il se remit en marche, surmontant des difficultés de plus en plus grandes et n'avancant qu'avec une lenteur désespérante.

Il venait de sortir d'une espèce de couloir fort étroit lorsqu'il se trouva en présence d'un homme à l'air farouche, qui portait un ballot sur les épaules.

— Eh bien, l'ami, dit-il à Pedro dans un patois moitié français moitié

espagnol, où allez-vous donc ainsi par des chemins qui ne sont pas faits pour des voyages d'agrément ?

Pedro n'était pas d'humeur à engager la conversation avec un inconnu.

— Je vais où il me plaît d'aller, répondit-il sèchement ; est-ce que je vous demande, moi, ce que vous faites ici ?

— Je veux bien vous le dire sans que vous me le demandiez ; du reste, vous voyez bien que je fais de la contrebande. C'est un métier comme un autre ; il faut que tout le monde vive, n'est-il pas vrai ?

— Ça, c'est votre affaire et je n'ai rien à y voir ; bonjour, je continue mon chemin.

— Je crois que vous ne le connaissez guère, votre chemin ; vous êtes peu familiarisé avec les sentiers de la montagne, mais, si vous le voulez, je suis prêt à vous donner de précieuses indications.

— Ce n'est pas de refus.

— D'abord, où allez-vous ?

— En Espagne, puisque je tourne le dos à la France.

— Si votre costume ne me trompe pas vous êtes du parti de don Carlos ; eh bien, l'ami, je crois devoir vous prévenir que vous arriverez dans un pays occupé par les soldats de l'armée libérale.

— Oh ! cela m'importe peu, répondit Pedro qui, après tout, n'avait pas d'autre crainte que celle de tomber entre les mains de don Antonio ou des hommes qui étaient sous ses ordres.

— Alors, mon brave, prenez à gauche ; vous arriverez à un bouquet de bois, puis vous irez droit devant vous jusqu'à ce que vous voyiez une roche très haute qui se dresse en forme d'aiguille. Là, vous ne serez plus embarrassé pour vous diriger.

Pedro remercia l'homme au ballot et marcha dans la direction indiquée. Mais, bientôt, la défiance le saisit. La figure de cette homme ne lui revenait pas, il l'avait regardé d'une façon très drôle, et puis cette rencontre lui paraissait suspecte.

Il se rappelait les deux têtes aperçues dans les eaux du lac, et il se demandait si les hommes du rocher n'étaient pas de ceux qui le poursuivaient, lesquels pouvaient s'être entendus avec l'obligeant contrebandier pour le faire tomber dans un piège.

Il ne se trompait pas et avait raison de se tenir sur ses gardes.

Les deux espions lancés à la poursuite de Pedro Lamnès étaient parvenus à retrouver ses traces, mais trop tard, c'est-à-dire après qu'il eut confié la petite héritière à Mme Marguerite.

Depuis l'avant-veille qu'ils l'avaient reconnu, comme il sortait d'une auberge, ils le suivaient, le perdant souvent de vue, mais toujours sur sa piste.

Cependant, le hasard qui les avait placés sur la route de Pedro n'avait pas fait assez pour eux, puisqu'ils n'avaient pas découvert comme ils en avaient reçu l'ordre, le lieu où le fidèle serviteur avait conduit la fille de son maître.

Mais ils pensaient, avec raison, que Pedro devait avoir sur lui des papiers disant ce que don Antonio de Villina avait intérêt à savoir.

Il fallait donc que les deux gredins s'emparassent de ces papiers ; ayant rencontré le contrebandier, ils en avaient fait leur associé, moyennant quelques pièces de monnaie afin de faire tomber Pedro dans une embuscade.

Le bon Lamnès avait écouté les paroles perfides du contrebandier ; tout allait bien pour les deux émissaires.

Tapis derrière une roche, ils virent Pedro s'avancer vers eux et l'un dit à l'autre :

— Attention, qu'il ne nous échappe pas, cette fois.

Ils croyaient le tenir.

Pedro marchait prudemment, les oreilles tendues au moindre bruit, regardant de tous les côtés.

Comme s'il eût deviné que des hommes, prêts à bondir sur lui, étaient embusqués à quarante pas, il prit brusquement une autre direction que celle qu'on lui avait conseillé de suivre.

Les deux espions eurent une exclamation de fureur.

Chacun reprit son bâton et ils se séparèrent afin que l'un ou l'autre se retrouvât, un peu plus tard, sur le chemin de Pedro.

Celui-ci ne tarda pas à arriver au faite de la montagne ; mais comment se guider, maintenant, au milieu de ces rochers énormes et de formes fantastiques sur lesquels les pieds de l'homme ne s'étaient probablement jamais posés ? Cependant, et non sans peine, il parvint à escalader un de ces pics. Alors, audessous de lui, il put voir des plateaux couverts de genêts fleuris, de bruyères et, s'élevant, ça et là, des chênes lièges. Plus bas c'était la terre d'Espagne.

Il poussa un long soupir de soulagement.

Mais bien des obstacles et des dangers à courir le séparaient encore de cette terre qu'il saluait comme le voyageur du désert salue l'oasis bénie.

Un passage creusé entre deux hautes murailles se trouva devant lui et, bravement, il s'y enfonça. Il venait de sortir de cette large crevasse lorsque, tout à coup, un homme se dressa devant lui.

Cet homme était à peu près vêtu comme Pedro.

Il y avait entre eux une distance d'une quinzaine de pas, mais un précipice les séparait.

— Pedro, dit l'homme, tu ne t'attendais pas à me rencontrer ici.

— C'est vrai, mais je ne suis pas surpris que tu aies accepté la vilaine besogne que t'a donnée ton maître.

— Allons, Pedro, pas de gros mots ; nous pouvons devenir amis, si tu le veux.

— Je ne tiens pas à ton amitié.

— Tu as tort, Pedro, car tu n'as plus rien à gagner en restant du côté de Don Carlos. Voyons, dis-moi d'où tu viens.

— Cela ne te regarde point.